

L'argot de la mort

Autor(en): **Sarcey, Francisque**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **54 (1916)**

Heft 21

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212140>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'on est revenu à la simplicité la plus exquise. Les décolletages dissimulent leur audace ; les épaules ne s'étaient plus : elles se montrent à ravir. Selon que l'on est faite et suivant le teint qu'on a, l'on varie la forme de l'échancrure et le ton des étoffes.

» La coupe ronde qui dégage les épaules et noie les chairs sous le chiffonné des dentelles convient aux blondes : elles s'habillent de rose et de vert pâle, de bleu-céladon, de blanc-crème et de jaune-paille. Ces tendres couleurs les revêtent d'un léger nuage au-dessus duquel elles semblent planer, souriantes et tranquilles. Les brunes affectionnent les coupes nettes, en carré et en triangle, et les harmonies plus tranchées : le rouge vif, le jaune-lumière. C'est un spectacle ravissant à voir que celui des danses. Sous les lustres qui étincellent, pendant que l'orchestre accentue ses rythmes entraînants, les groupes se mêlent et les couleurs se fondent. Les habits noirs, si décriés, font la basse de cette symphonie des couleurs. Un murmure s'élève, un murmure de joie. Tout est d'accord, le fond et la scène, la mélodie et l'accompagnement. »

L'ARGOT DE LA MORT

On est un peu effrayé de voir par combien de tours métaphoriques peut se traduire cette idée si simple : *il est mort* ou *il est trépassé*.

Vous pouvez dire : *il a rendu l'âme* : ce sont les académiciens qui parlent de la sorte. C'est la traduction d'un vers de Virgile, qui, peignant un héros dont la vie s'écoule avec le sang d'une blessure, dit qu'il a vomé son âme de pourpre. « Il a passé le Styx ou l'onde noire » appartient aux chansonniers qui ont gardé le culte de la mythologie, et montent derrière Panard et Désaugiers dans la barque à Caron. Les shakespeareiens diront plutôt : « Il est dans le royaume des taupes », par allusion au sombre Hamlet, qui crie à son père : *Vieille taupe!*

Je ne m'arrête pas à la quantité d'expressions du langage courant : il est *nettoyé*, il est *fumé*, il est *cuit*, il est *fril*, il est *fricassé*, il est *rasibus*, il est *ratiboisé*, il est *claqué*, (d'autres disent : il a claqué), il est *rinçé*, mots familiers à l'aide desquels on remplace glamment ce vilain mot qui sonne si mal aux oreilles, et que Hérold a accompagné d'une note si douloureuse et si sinistre dans le *Pré-aux-Clercs* : il est mort!

Tous les métiers ont tour à tour donné des locutions qui expriment, par comparaison, cette idée funèbre. Une des plus anciennes doit être : « Il a passé l'arme à gauche », car on la disait dans mon enfance. Elle nous vient, j'imagine, du premier Empire, où tout le monde était soldat. On portait le fusil à droite ; le passer à gauche, c'était ne plus s'en servir, c'était le lâcher.

C'est bien plus tard que sont nées les expressions, très usitées aujourd'hui : *lâcher la rampe*, *casser sa pipe*, *fermer son vasistas* ; et plus récemment encore : *dévisser son billard*, *déboulonner sa colonne*, *démonter son choubersky*. On peut comme cela, une fois le moule connu, en fabriquer des quantités, qui dureront ce que dureront les choubersky. Quelques-unes de celles que je viens de citer me semblent d'un ridicule rare. J'admets à la rigueur, au moins dans le langage courant de la conversation, quand elle n'est pas à la pose : « lâcher la rampe » et « casser sa pipe » ; tout le monde saisit aisément le rapport, n'y ayant personne au monde qui ne se soit appuyé sur une rampe pour descendre un escalier ou qui n'ait vu une personne laisser tomber une pipe de sa bouche. Mais *dévisser son billard* est idiot, car on ne dévisse son billard que lorsqu'on veut le faire, et on est même obligé de se donner du mal pour cela ; tandis qu'on lâche la rampe et qu'on

casse sa pipe, comme on meurt, sans le faire exprès. Je n'aime pas davantage et pour la même raison : *il a débouclé sa valise*. Je vois encore que l'on a usé de la locution : *il a renversé sa chaufferette*. Mais on ne se sert plus guère de chaufferettes, que je sache, et c'est chercher dans le passé des analogies inutiles.

« Il a tourné de l'œil » est une locution très pittoresque, car elle exprime l'idée par un détail vrai qui saisit l'imagination. « On l'a mis dans la boîte à dominos », ou « on vient de lui offrir un paletot sans manches », sont encore des images qui voilent l'horreur de la chose et se comprennent tout de suite. De toutes ces locutions populaires, la plus commune et aussi l'une des plus simples est encore : *son compte est réglé*... Il doit y en avoir d'autres qui, pour le moment, ne me reviennent pas à la mémoire. Ce nombre prodigieux de mots que l'on a inventés pour les substituer au mot naturel : *il est mort*, montre bien la peur que l'humanité a toujours eue et de la mort et du mot qui l'exprime, mot qui a toujours passé pour être de mauvais augure.

Cette peur n'est point particulière aux temps modernes ; les anciens la sentaient comme nous. Un Latin n'aurait jamais dit : *Mortuus est*, il aurait craint d'éveiller un préjugé funeste. Il se servait d'une expression détournée et adoucie. Il a cessé de vivre, disait-il, il a vécu : *Vixit*. Et avec cela, chose singulière, il n'y a pas de sujet qui prêche chez nous à des fantaisies d'un macabre plus exaltant que la mort. On en fait jaillir d'inépuisables sources de rires.

Il a paru, et peut-être paraît-il encore quelques journaux spécialement consacrés aux intérêts des morts. Tous ont senti le besoin de réagir, par la bouffonnerie poussée à l'extrême, contre le froid qui s'exhale du tombeau. MM. Virmaître et Buguet citent une feuille qui avait pris pour titre : *L'Autre monde, journal des trépassés*. Les chroniques étaient signées *Ad Patres* ; les échos, — *Echos d'outre-tombe*, — étaient séparés par de grosses larmes et précédés de cet avis : « Les gendres des deux mondes sont instamment priés de ne pas se servir du journal pour faire à leurs belles-mères de funèbres plaisanteries, dont nous déclinons hautement d'ailleurs la responsabilité. »

Comme culs-de-lampe, entre chaque article, il y avait des petits squelettes dans différentes poses ; rien n'était plus réjouissant à l'œil. Les théâtres enregistraient les pièces claquées sous cette rubrique : *Requiem*. Au bas de la quatrième page, le directeur rappelait à ses abonnés que : « Les personnes dont l'abonnement expire prochainement sont expressément invitées à ne pas faire comme leur abonnement. »

Parmi les annonces, deux perles : LA MEILLEURE BIÈRE EST LA BIÈRE DE SAPIN.

Et l'autre : « MOULIN, charcutier, boulevard de Clichy, marchand de comestibles et de fromages pour repas de funérailles : *Sardines noires!* »

Francisque SARCEY.

VIEILLE CHANSON

1. C'est donc demain que j'aurai ma Lucette,
C'est donc demain qu'on me promet sa main,
Demain, demain.
O dieu d'amour, pour hâter sa défaite
O dieu d'amour, rends moi plus vieux d'un jour.
2. Des jeunes gens, voilà bien le langage,
Les jeunes gens sont prodigues du temps.
O temps, ô temps.
Car des désirs, le bonheur est l'ouvrage
Et les désirs sont aussi des plaisirs.
3. Malgré l'affront d'une scène pareille,
Si ton flambeau nous brûloit quelque jour,
Amour, amour,
Pour le plus court dans le jus de la treille,
Tu nous verrois l'étreindre tour à tour.

Communiqué par A. BURMEISTER

Colinette et ses frères.

Colinette a 4 1/2 ans.

Sa maman lui fait observer qu'elle a été sage toute la semaine et l'en complimente :

Colinette, après un moment de calcul :

« Alors, ça fait 47 jours ! »

Colinette est plutôt maigre, malgré son solide appétit — surtout quand un mets lui convient. Un jour, après s'être tâtée les côtes :

« C'est drôle, dit-elle, je n'ai pas mangé d'os et j'en suis tout plein. »

Maman fait entrevoir à ses deux garçons « l'achat » probable d'une petite sœur.

Maurice : (5 ans) — Je veux bien, mais pas une vieille, une belle.

André : (4 ans) — J'espère, tout de même, que lorsqu'on l'achètera on nous prendra avec, pour choisir.

H. F.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

Le retour d'un contingent : Fribourg 1449.

1 PAR GEORGE NESTLER TRICOCHÉ.
(Extrait de la *Recue militaire suisse*.)

« C'était à Fribourg, par une belle après-midi d'automne de l'an de grâce 1499. Une foule compacte se pressait sur la route de Berne ; et, à son excitation, à la diversité des éléments qui la composaient, il était aisé de deviner que l'attente d'un événement important avait réuni là toutes les classes de la société locale. Le procureur avait son écritoire suspendue à la ceinture et le père aux jambes demises, le moine au froc sombre et la fille d'auberge au corsage rose et au jupon court s'entretenaient familièrement, tout en se hâtant vers un tertre d'où la vue s'étendait à plusieurs lieues. Tous sondaient l'horizon ; à chaque nuage de poussière qui s'élevait sur le long ruban jaune de la route, partaient des exclamations de joie, suivies aussitôt de murmures de désappointement, car rien n'émergeait de la nuée que quelque bon religieux, sur sa mule, revenant de la collecte, ou la silhouette ballottante, grinçante, d'un char rural, rentrant des champs.

Des lazzi se croisaient : « Vois donc là-bas, avec sa hallebarde émoussée, le veilleur de nuit Hanz, qu'on a tiré du lit pour maintenir le bon ordre. Que peut-il distinguer, par un tel soleil, cet oiseau des ténèbres ? Et, près de ce tonneau, n'est-ce pas maître Spiez, l'hôte de la Cigogne ? Il ne fera pas d'aussi bonnes affaires que du temps où l'envoyer Schmidt, son cousin, était au Conseil. Sa mine est longue aujourd'hui, car il songe, sans doute, aux vingt-huit sols six deniers que la ville lui donna pour le repas offert au contingent qui revenait du Pays de Vaud. »

— Ça se perd, ces agapes du retour, fit en soupirant un gros homme à la face rougeaude. Il y a deux ans, quand nous sommes rentrés du service de Maximilien d'Autriche contre Rome, comment nous a-t-on accueillis ? Pas une pinte de piquette, ni une once de saucisse !

— Ecoutez-le donc ! riposta en fausset un petit clerc de procureur. Cela te sied bien de te plaindre, à toi qui passe le temps à l'enrichir aux gages de l'étranger ! Quand tu auras servi autrement que comme mercenaire, tu auras le droit de te plaindre.

— Il n'en est pas moins vrai, intervint maître Spiez, l'aubergiste, que lorsque les ours¹ passent par ici, le conseil trouve des fonds pour les régaler ; qu'on dresse des tables dans les rues et que les plus riches jouvencelles de Fribourg ne dédaignent pas de leur verser à boire.

— Mais ceci est une tout autre affaire, répliqua le clerc. Ne confondons pas des cas différents. Traiter les Bernois est matière diplomatique : et ce sont là dépenses sages. Quand à régaler nos hommes, pour le plus grand avantage de l'escarcelle de maître Spiez et consorts, je n'en vois pas l'utilité quand on est obligé de faire une telle brèche à nos finan-

¹ Les hommes de Berne.